



HAL
open science

Introduction. Voyage en Italie

Philippe Audegean, Barbara Carnevali

► **To cite this version:**

Philippe Audegean, Barbara Carnevali. Introduction. Voyage en Italie. Philippe Audegean, Magda Campanini et Barbara Carnevali. Rousseau et l'Italie. Littérature, morale et politique, Hermann, pp.5-11, 2017. ⟨hal-03939606⟩

HAL Id: hal-03939606

<https://hal.science/hal-03939606v1>

Submitted on 13 Feb 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Philippe AUDEGEAN et Barbara CARNEVALI

Voyage en Italie

On a fêté en 2012 le trois-centième anniversaire de la naissance de Jean-Jacques Rousseau. C'est dans ce cadre que nous avons voulu inviter à une réflexion sur son rapport à l'Italie et à la culture italienne en organisant un double colloque en deux étapes, à Paris et à Venise¹.

Le présent ouvrage réunit les actes de ces deux rencontres, scellées à Venise par la pose d'une plaque sur la façade du palais Surian Bellotto, qui était à l'époque de Rousseau la résidence de l'Ambassade de France auprès de la Sérénissime. Quelques années auparavant, en effet, notre projet était né du constat surprenant d'une absence : dans une ville constellée de plaques évoquant le séjour, même éphémère, des personnalités les plus diverses, aucune inscription ne commémorait le long séjour vénitien de Rousseau en qualité de secrétaire d'ambassade, entre 1743 et 1744. Ce deuxième voyage italien – le premier l'avait amené, encore adolescent, de Genève à Turin – a donné lieu à des expériences marquantes de sa formation humaine et intellectuelle. Des pages célèbres des *Confessions* témoignent de leurs différents aspects : les expériences diplomatiques et les analyses politiques, qui aboutirent à la première esquisse du *Contrat social*² ; la querelle de reconnaissance et de préséance avec l'ambassadeur et ses proches ; les aventures et mésaventures érotiques, au gré des rencontres de Jean-Jacques avec les courtisanes et les filles des *Scuole* ; les nouvelles amitiés et le quotidien de la vie d'ambassade ; la découverte de la musique italienne. Les principales questions de la pensée et de l'œuvre rousseauistes

¹ Le colloque parisien a été conjointement organisé par l'École normale supérieure et par l'Université Sorbonne Nouvelle - Paris 3 ; celui de Venise par l'Université Ca' Foscari.

² Voir J.-J. Rousseau, *Confessions*, VII, OC I, p. 404 : « Des divers ouvrages que j'avais sur le chantier, celui que je méditais depuis plus longtemps, dont je m'occupais avec le plus de goût, auquel je voulais travailler toute ma vie, et qui devait selon moi mettre le sceau à ma réputation était mes *Institutions politiques*. Il y avait treize à quatorze ans que j'en avais conçu la première idée, lorsqu'étant à Venise j'avais eu quelque occasion de remarquer les défauts de ce Gouvernement si vanté. »

se croisent ainsi à Venise : la politique, l'éros, l'art, le moi et son rapport à la morale, à la vérité et à la sincérité (qui est dans le vrai : Zulieta ou Zaneto ? le duc de Montaigu ou son secrétaire ?)³.

La plaque manquante sur la façade du palais Surian Bellotto suggérait ainsi que le thème de Rousseau à Venise méritait encore une enquête approfondie. Né autour d'une série de questions concernant le deuxième voyage italien de Rousseau, le colloque s'est alors élargi au rapport plus général de Rousseau avec la culture italienne, aussi bien dans le sens « ascendant » – emprunts d'idées et de concepts, souvenirs poétiques ou musicaux dans les œuvres rousseauistes – que « descendant » – la réception de son œuvre dans la culture italienne du XVIII^e et du XIX^e siècles ainsi que, plus largement, les motifs du style et de la pensée rousseauistes qui ont marqué les grands auteurs italiens.

Au plus près de l'histoire même du colloque, qui s'est achevé à Venise après y avoir été conçu, la première partie du volume est entièrement consacrée au chapitre lagunaire de la vie de Rousseau.

Le voyage commence avec l'un des épisodes les plus mémorables des *Confessions* : l'aventure érotique manquée de Jean-Jacques avec la courtisane Zulieta. De ce double fiasco, Claude Habib tire un double portrait psychologique construit en forme de miroir : la charmante Zulieta et le timide Zanetto, qui essaie d'abord de l'aimer avant de se souvenir d'elle dans son autobiographie, se reflètent mutuellement dans leur vérité. L'image de Zulieta se révèle extrêmement fascinante : c'est une femme romanesque et folâtre, moderne et surtout libre, qui dépasse le cliché de la prostituée au grand cœur aussi bien que celui de la courtisane rusée. Son souvenir est pour Rousseau une épreuve de vérité et de sincérité comme on en rencontre beaucoup dans son œuvre : l'histoire de son échec, si honteuse et

³ À la faveur d'un choix qui mériterait un jour d'être étudié, Rousseau ne décrit pourtant que les beautés « sonores », les « airs » de la cité lagunaire : pas un mot sur la beauté de la ville, sur les pittoresques *vedute* qu'il a pu contempler dans les mêmes années que Canaletto et Bellotto. Peut-être parce que, à la différence de Goethe quelques décennies plus tard, il tient pour insignifiante la beauté culturelle et urbaine, ou encore parce qu'il préfère les lacs et les montagnes à la lagune et à la mer...

si difficile à avouer, est aussi celle d'une reconnaissance réciproque manquée, en raison des complexes et des timidités de Jean-Jacques, sur fond d'un jeu de contraires inconciliables (masculin-féminin, innocence-corruption, intellectuel-amateur...).

Le chapitre suivant est également consacré au rapport que l'épisode vénitien entretient avec la question de la vérité : Fabrice Brandli reconstitue avec précision les circonstances historiques, sociales et politiques de la mission confiée à Rousseau entre 1743 et 1744. Quelles sont les causes de sa querelle avec le duc de Montaigu ? Rousseau fut-il secrétaire *d'ambassade*, c'est-à-dire représentant d'une institution et de son prestige, ou secrétaire *d'ambassadeur*, c'est-à-dire simple domestique soumis à des obligations d'obéissance et à des liens de dépendance personnelle ? L'expérience diplomatique de Rousseau nous invite à reconsidérer des questions centrales de sa pensée, comme celles de la souveraineté et de la représentation, du conflit entre réalité et apparence et du rapport moral du sujet à la vérité et au « dire le vrai » – puisque la vérité subjective de Rousseau ne coïncide pas avec le simple récit des faits. À l'instar de Habib, mais en donnant plus d'importance aux blessures de l'amour-propre, Brandli souligne l'importance de la thématique de la reconnaissance sociale, qui oppose Rousseau non seulement à son supérieur, le duc de Montaigu, mais aussi à Voltaire qui, pour discréditer la valeur de son expérience politique, a voulu diminuer l'importance réelle de son rôle de secrétaire.

Le chapitre suivant complète cette fresque vénitienne en faisant le point sur l'importante question de la connaissance réelle que, à l'époque de son séjour, Rousseau avait des institutions de Venise, des membres du patriciat vénitien, de leur rôle et de leur influence concrète dans la vie politique. À partir du « Mémoire sur les membres du Collège », au fil d'une analyse précise des affirmations de Rousseau sur les familles de patriciens, Piero Del Negro corrige de nombreuses erreurs factuelles et dissipe le mythe selon lequel le « Mémoire » serait un texte politiquement clairvoyant. Son analyse fait apparaître les limites inévitables du point de vue du secrétaire d'ambassade et, par conséquent, de la diplomatie française sur la politique vénitienne à la moitié du XVIII^e siècle.

Il serait impossible de résumer le long chapitre d'Alain Grosrichard, qui boucle la section lagunaire du volume, sans faire tort à la complexité et à la finesse de la démarche de son auteur. Nous laisserons ainsi au lecteur le plaisir de découvrir le jeu qui se développe dans cet essai, à la fois variation littéraire sur les thèmes vénitiens des *Confessions* et vertigineuse mise en abyme du sujet même de l'essai.

La deuxième section du volume est consacrée aux influences qui relient Rousseau et les grands auteurs italiens.

Le premier chapitre se concentre sur les citations du *Canzoniere* de Pétrarque présentes dans *La Nouvelle Héloïse* : Jean-Paul Sermain reconstitue les intentions de Rousseau et son rapport au modèle pétrarquiste à partir de ses choix de traduction, parfois très libres. Les vers placés en exergue méritent une attention particulière, parce qu'ils offrent une clé interprétative du roman en faisant allusion à la mort de Laura-Julie et au pathos de son aimant. À partir de ce corpus, le travail intertextuel de Rousseau est interprété dans le sens d'une autobiographie sentimentale, morale et religieuse, qui s'inspire de Pétrarque d'une manière originale : l'approche n'est plus centrée sur la forme poétique et le thème amoureux, mais sur l'idée d'un recueil qui n'est pas un récit, mais un assemblage réalisant un processus de formation et d'expression de soi.

Le chapitre suivant aborde le rapport de Rousseau au Tasse, qui a sans doute été son écrivain italien préféré et qui l'a notamment accompagné dans les dernières années. Christine Hammann met en lumière les choix de Rousseau dans sa traduction d'extraits de la *Jérusalem délivrée* en les comparant aux deux traductions antérieures de Mirabaud (1724) et de Lebrun (1774) : le premier avait tenté de rendre le poème héroïque accessible au lecteur français, alors que le second s'était attaché à restituer la richesse de la langue tassienne. Or, l'analyse montre que la traduction fragmentaire de Rousseau se rapproche davantage de Mirabaud que de Lebrun, dans son désir d'effacer le « clinquant » tant reproché au Tasse et de le rendre plus compatible avec l'esprit du classicisme français.

Le chapitre suivant déplace la perspective en étudiant l'influence du *Contrat social* (1762) sur *Des délits et des peines* (1764). Dario Ippolito rappelle que la formulation de l'hypothèse contractualiste qu'on trouve chez Beccaria s'oppose à celle de Rousseau : les doctrines juridiques et politiques des deux auteurs sont radicalement divergentes. Certains commentateurs jugent cependant que l'Italien fonde son refus de la peine de mort sur l'idée même qui permettait au Genevois de l'approuver : l'inscription d'une telle peine dans le registre de la défense, de la force et de la guerre. En réalité, là encore, la discordance est criante, puisque ce que l'auteur du *Contrat* présente comme une guerre, c'est le crime, auquel l'État doit alors répondre par la force, alors que ce que l'auteur des *Délits* présente comme une guerre n'est autre que la peine de mort elle-même, ce qui lui permet d'en décréter l'illégitimité. Si les deux argumentations partagent ainsi un « air de famille », l'analyse découvre en réalité que des différences théoriques fondamentales les opposent.

Le chapitre suivant aborde la question de l'influence de Rousseau sur Foscolo, sous l'angle particulier de sa réflexion politique et philosophique. Christian Del Vento montre que si l'auteur de *La Nouvelle Héloïse* et des *Confessions* demeure un modèle littéraire tout au long de la carrière de Foscolo, il n'en va pas de même pour l'auteur du *Discours sur l'inégalité* et du *Contrat social*. Après son adhésion de jeunesse aux principes rousseauistes, Foscolo s'en éloigne à partir des années 1802-1803. Cette divergence s'exprime dans le refus du principe de la bonté naturelle de l'homme et dans l'élaboration d'une théorie différente de la civilisation humaine. Pourtant, si Foscolo s'est éloigné de Rousseau par son pessimisme grandissant, il est resté fidèle à sa leçon philosophique décisive, qui tient à la manière de construire un État sur des bases solides et durables, capables d'en préserver la liberté et l'indépendance tout en le protégeant de la tyrannie des puissants et de l'asservissement des plus pauvres.

Le chapitre suivant prolonge ces analyses en étudiant l'influence de Rousseau sur Leopardi. La réflexion de Philippe Audegean porte sur l'essence et le rôle de la poésie dans le monde moderne à partir de la méfiance à l'égard de la raison que partagent les deux

auteurs. Si la pensée de Leopardi, comme le reconnaissent les spécialistes, témoigne d'une évolution générale du rousseauisme à l'antirousseauisme, notamment dans le rejet de l'idée d'une nature bonne où les hommes auraient introduit le désordre et le mal, elle reste pourtant fidèle jusqu'à la fin à l'idée que la réflexion a perverti l'homme en déchirant le rapport immédiat qui le liait au monde. Même s'il semble se détacher de Rousseau, Leopardi en approfondit donc le véritable principe inspirateur : cette hypothèse permet de retracer l'évolution de l'œuvre léopardienne autour de la question de la nostalgie des origines et de l'opposition entre raison et imagination. Cette question qui, au niveau de la réflexion sur le langage, s'exprime dans un dialogue conflictuel entre prose et poésie, se concrétise dans l'élaboration de la prose poétique des *Petites Œuvres morales* et le retour à la poésie du *Genêt*.

La troisième et dernière section du volume propose les éléments d'une enquête sur la réception italienne de Rousseau.

Dans le premier chapitre, Magda Campanini se penche sur la réception italienne de *La Nouvelle Héloïse* jusqu'au début du XIX^e siècle. Cette réception presque immédiate se révèle singulière, puisqu'elle consiste en traductions partielles de lettres détachées sur des sujets d'économie domestique, de galeries de tableaux, de pièces à succès ou de passages moralisateurs conformes au système des valeurs de la société italienne de l'époque. La même stratégie semble inspirer la première traduction intégrale de 1813. Dans le débat culturel italien, le roman séduit le public aristocratique, mais il soulève d'importantes réserves. Dans la production romanesque italienne, on peut en trouver des échos dans les romans de l'abbé Chiari et de Carlo Botta, mais il faudra attendre Foscolo pour avoir une véritable descendance qui ne s'arrête pas à de simples résonances thématiques, mais retrouve la dimension « passionnelle » du roman.

Le chapitre suivant est consacré aux interprétations de Rousseau dans la culture vénitienne de la seconde moitié du XVIII^e siècle. Romana Bassi réfute l'idée reçue d'une séparation rigide entre innovateurs et conservateurs, les premiers ayant adopté avec

enthousiasme les positions rousseauistes tandis que les autres s'y seraient systématiquement opposés. Son enquête met en lumière la présence d'un paradigme herméneutique « assimilateur » : les textes de Rousseau ont été lus avec une grande liberté, comme le véhicule d'idées déjà développées par d'autres auteurs. Pour certains, le philosophe de Genève est le dernier représentant d'une critique de la religion qui remonte à Épicure et qui se prolonge à l'époque moderne chez les sociniens, Spinoza et Bayle ; pour d'autres, il est un représentant de la tradition jusnaturaliste et des idées exprimées par Hobbes, Locke et Vico sur l'origine de la société. Cette attitude herméneutique a pour effet de neutraliser les positions rousseauistes les plus novatrices, repoussées dans la sphère du déjà dit et donc du déjà rejeté.

Le chapitre suivant, également consacré à la réception vénitienne, concentre l'analyse sur les journaux et la production imprimée des années 1760. Bien que la censure ait interdit l'impression, la traduction et la diffusion de ses ouvrages sur tout le territoire de la République, Rousseau était lu clandestinement et la diffusion de ses idées n'était nullement circonscrite aux cercles cultivés. Gilberto Pizzamiglio se penche sur deux corpus de textes : les recensions parues en 1765 dans l'hebdomadaire *Biblioteca moderna*, ainsi que l'ensemble de la production éditoriale gravitant autour de l'œuvre de Rousseau. Il en conclut que la réception des idées rousseauistes en matière de religion, de morale et de politique est essentiellement critique et négative. Les quelques éléments d'approbation concernent telle ou telle idée détachée du système – par exemple, comme l'a également remarqué Campanini, les principes de l'économie domestique. Le chapitre s'achève sur la figure de Carlo Gozzi, dont l'œuvre témoigne de l'hostilité du milieu vénitien à l'égard de Rousseau, considéré comme l'emblème de la philosophie de Lumières et absorbé dans une triade « pernicieuse » qui réunit aussi Helvétius et Voltaire.

Les contributions finales du volume sont consacrées à la réception italienne du *Pygmalion* de Rousseau, qu'Amalia Collisani analyse d'abord dans les royaumes de Naples et de Sicile, en s'intéressant particulièrement à la question de la transmutation du genre du

mélodrame en opéra. Cette réception semble confirmer que le succès et la diffusion du *Pygmalion* ont été le fruit d'une curiosité et d'un intérêt superficiels pour Rousseau plutôt que pour le sens de son projet dramatique. Paola Martinuzzi se concentre enfin sur la mise en scène vénitienne d'Antonio Simeone Sografi (1790). Le sous-titre de la pièce italienne, « scena drammatica », fait apparaître une différence structurelle par rapport au *Pygmalion* de Rousseau, que l'écrivain définissait comme « scène lyrique » et que l'histoire de la musique et du théâtre a consacré comme le premier mélologue. Pourtant, les caractéristiques principales de la pièce italienne – le développement de l'expressivité gestuelle et la tendance à une dramatisation du chant – ne s'opposent pas au projet original de Rousseau.

Ces interprétations très différentes montrent ainsi la richesse des perspectives qu'ouvre la question du rapport de Rousseau à la culture italienne. Nous les offrons aux lecteurs comme une invitation à lire et relire non seulement Rousseau, mais aussi ses sources et ses lecteurs.

Nous ne saurions refermer cette présentation sans remercier Jean-Charles Darmon d'accueillir ce volume dans la collection qu'il dirige.